

POINT DE FUITE À PROPOS DES ARCHIVES WALTER BENJAMIN

Par Gérard Wormser

Les manuscrits et documents issus des archives de Walter Benjamin sont un mémorial pour chacun de nous¹. Walter Benjamin fut un parisien absolu. Sous son regard, le Paris moderne du préfet Haussmann prend le relief d'un diorama où le décor suranné des passages et des magasins dit l'éphémère des vivants autant que l'artifice des modes : il nous fait accéder à ce mixte de futilité et de sentiment voilé de la perte qui caractérise les sociétés post-industrielles. « *Plus l'époque est éphémère, et plus elle est dépendante de la mode* »². Mais le drame n'est pas loin, si tant est que cette superficialité renvoie à notre impuissance historique.

The Walter Benjamin archive and documents actually shown in Paris are a monument for all of us. As a parisian par excellence, Walter Benjamin looked at the nineteenth century city, under its hausmannian modernization, as if it was one of those old-fashioned « dioramas » where the outdated settings of the shops and passages are telling us the precarity of the human beings as well as the artificiality of the fashionable. He introduces us into the peculiar blend associating the feelings of the futile with those of the loss, thus characterising the post-industrial age. « The more a time is ephemeral, the more it relies on the fashion ». But the drama is never far away, if we only feel that such superficiality embodies our historical powerlessness.

1 L'exposition de ces documents au Musée d'art et d'histoire du judaïsme est ouverte jusqu'au 5 février 2012. voir : http://www.mahj.org/fr/3_expositions/expo-Walter-Benjamin-Archives.php?niv=2&ssniv=2

2 Walter Benjamin, Paris capitale du 19^e siècle, Paris, Le Cerf, 1989, p. 105

La ville, comme toute existence, est un chiffre. La parcourir, c'est donner corps à l'énigme. Vivre à Paris, c'est marcher dans les pas de millions d'humains dont les émois firent le lieu qu'ils hantèrent. Il n'y a pas de grande histoire à cette aune, mais d'infinies fragmentations, d'infimes recouvrements qui tissent les générations, les habitudes, les désillusions et les espoirs, une simultanéité de bonheurs et de malheurs. Les passages parisiens sont pour Walter Benjamin la métonymie de la cité. Imaginés en un temps où leurs verrières passaient pour nouvelles, ils demeurent tandis que les flâneurs ont quitté leurs abords. La ville les a conservé alors même qu'elle s'est transformée. Boulevards, métro et réseaux les réduisirent à l'état de vestiges embryonnaires d'une vie moderne, dont ils n'étaient qu'une faible anticipation. Là se réfugièrent les commerces et les galeries offrant aux promeneur les vestiges de moments passés, de vêtements et d'accessoires signés d'époques antérieures, qui disent le déclin du lustre ancien. Il a passé du luxe à la patine. La poésie des fêtes galantes s'est muée en grimace, l'écaille et la plume signifient le devenir-masque de tant de visages figés. Des photographies anciennes nous renvoient à un temps indistinct, fané ; elles sont comme le contrepoint de vestiges surannés, des épaves auxquelles manquent la vie, tout comme la vie manque aux voix gravées des enregistrements de gramophone. Ces reliques et ces breloques ont tout du *memento mori*.

Mais Walter Benjamin parcourait ces allées dans l'idée de rédiger son grand œuvre transfigurant l'implacable devenir en un symbole d'un foisonnement permanent dont la fermentation ne crée le présent qu'en rejetant dans l'obscurité le tout juste passé. Les carnets de critique, ses lettres, la qualité de ses correspondants et amis parisiens (Gisèle Freund, Adrienne Monnier...) touchent au point sensible : l'urgence de vivre et de comprendre son temps, l'effort pour égaler son époque. Tâche infinie à laquelle se prêtent les archives. Recueillir les songeries d'un siècle défait, c'est s'approcher des capacités génésiques d'où aura émergé un présent débordant. L'écriture micrologique accumule notes et réflexions en paragraphes cursifs et denses, ces motifs appellent d'amples développements. Les éditeurs de l'ouvrage parallèle à cette exposition notent qu'un seul carnet conservé par Gershom Scholem « contient sur soixante-trois pages les ébauches ou les rédactions complètes de plus de vingt travaux, dont l'essai ancien sur Hölderlin, celui sur le surréalisme, et la

critique de la première de la Mère, la pièce de Brecht»³. Benjamin déposa une part de sa bibliothèque chez son ami Brecht, et adressait ses carnets à Scholem et à d'autres, afin qu'ils soient en lieu sûr tandis qu'il voyageait autant qu'il pouvait dans toute l'Europe. Son écriture nomade se condense en dizaines de lignes finement tracées aux limites de la lisibilité. Ces papiers faits pour tenir dans les poches, chroniques d'un esprit en éveil affairé à retenir le temps, deviennent directement des objets à collecter, qui appellent d'autres lecteurs capables.

« Capricieux, écrit-t-il, les collectionneurs le sont peut-être – mais dans le sens du français lunatique – obéissant aux humeurs de la lune. Peut-être sont-ils un jouet, mais le jouet d'une déesse – à savoir la Fortune. Mais on aura surtout à désigner la communauté des vrais collectionneurs comme des croyants du hasard, des adorateurs du hasard»⁴

L'analogie de l'écrivain avec le chiffonnier parcourt ainsi l'oeuvre de Benjamin.

UN TEMPS RÉVOLU ?

Comment associer l'étude du dix-neuvième siècle aux déambulations de l'époque suivante ? Celle-ci, Benjamin ne le sut trop, est crépusculaire. Allemand de Paris tandis que les Ligues nationalistes font le jeu d'une Europe hitlérienne qui bannit les intellectuels, connaisseur de l'histoire de la contre-révolution dont la République de Weimar faisait l'expérience un siècle après Paris, vivant la vie précaire des amis des idées dans un siècle de fer, le destin parisien de Walter Benjamin symbolise l'échec européen à maîtriser la modernité. Il y va même d'une expérience fondamentale, qui *« règne objectivement au plan de l'histoire mondiale en ces temps. Tout ce qui n'est pas entière grandeur, à notre époque, est inauthentique »*⁵. Benjamin en conclut qu'à proportion de sa qualité morale, chacun se taira

3 Walter Benjamin. Archives, Paris, MAHJ, Klincksieck, 2011, p. 150

4 Ibid. p. 34

5 Ibid. p. 216

davantage face aux profanations et aux parjures « *le convaincu devient muet et ne rend justice à sa conviction qu'en se taisant au plus profond, donc en approuvant l'immoral, et condamne ainsi par sa façon d'approuver plus profondément que par des paroles de rejet* »
6.

L'apparent reniement pratique de sa propre conviction est ainsi le pendant d'une affirmation sans compromis d'une espérance pour l'humain, d'une attente de réconciliation, contre toute apparence. Benjamin est lecteur de Spengler dont le déclin de l'Occident est le thème majeur. Cette orientation de pensée est bien évidemment présente dans « l'entre-deux-guerres », et la thématique de la régénération n'est pas étrangère, loin s'en faut, au fascisme et à l'hitlérisme : suprême immoralité dont l'apparent consentement des individus les plus sensibles manifeste le caractère de violation extrême du respect pour l'humain.

Les boulevards haussmanniens devaient permettre aux canoniers de prendre position face aux barricades. A leur tour, les fastes lumineux de la Tour Eiffel illuminée par Citroën ne disent-ils pas, depuis l'intérieur de la ville, que la mécanique aura raison de l'esthétique ? L'exil et l'apatridie se profilent à l'ombre du Palais-Royal et de la Bibliothèque nationale où Gisèle Freund le photographie. Après Arendt ou Adorno, il sera donné à Lévinas ou à Celan de saisir ces fantômes. Le Paris d'avant juin quarante se complaisait dans la nonchalance de ses étés, le pressentiment d'un avenir tragique était soigneusement exorcisé. Pour quelques communistes avec Nizan ou Gabriel Péri⁷, tous deux issus de la promotion républicaine, combien de normaliens insensibles, d'après Aron lui-même, aux prodromes des drames à venir ? Oui, vraiment, à contempler ces papiers, on se prend à rêver d'une Europe qui aurait médité les leçons des tranchées. Où Aristide Briand et ses partenaires allemands auraient inventé d'autres réponses à la crise de 1929. Mais cela n'entraîne pas dans les schémas d'une époque prête à tous les compromis. Benjamin découvre cette tendance à

6 Ibid., p. 217

7 Courban, Alexandre, Gabriel Péri, Paris, la Dispute, 2011. Tout comme Nizan, Péri, journaliste et député communiste, devait s'opposer à Munich. Le pacte germano-soviétique donne motif d'inculper les députés communistes. Passé dans la clandestinité, Gabriel Péri est finalement arrêté en mai 1941. Il a été honteusement livré aux Allemands par la police de Vichy et fut exécuté le 15 décembre 1941.

la lumière du langage propre à ironiser sur l'époque, sans même signaler les manipulations linguistiques opérées par les nazis. L'inutilité de se battre contre chacune des horreurs qui caractérisent l'époque se traduit dans la prévalence de l'humour sur les indignations.

« La langue a des mots qui perdent leur nature verbale au profit de l'exécution, ainsi ceux que les textes accentuent. Dans cette mesure le mot d'insulte, comme acte d'exécution à forme verbale est mis en avant contre l'humour » 8. L'humour ne vise personne et doit déclencher le rire par un caractère massif : *« dans l'humour, on rend justice à l'objet en tant que tel »* 9. Ne faut-il pas tenir pour de l'humour une phrase comme *« la croissance des grandes villes s'accompagne de celle des moyens qui permettent de les raser »* 10. ?

Ces pensées datent de la fin des années 1920, ce qui signifie que son pessimisme se nourrissait tant de ses lectures que de ses observations. Longtemps après son suicide à la frontière de l'Espagne en septembre 1940, on a intitulé un livre *L'ère du témoin*¹¹ pour caractériser l'impuissance de nombreux Européens qui assistèrent au déferlement de violences politiques. Walter Benjamin était hautement conscient de l'irréversible du temps, il fit l'un des premiers le lien entre les logiques de concurrence industrielle et le dénuement existentiel de nombre de ses contemporains. C'est en quoi son esthétique recèle une puissante critique du contemporain. Il convient presque, selon lui, de réhabiliter l'ennui, sentiment d'enfance dans le gris de la pluie¹², pour témoigner de la tendresse de moments sans enjeu qui disent le cours du temps. Benjamin a écrit sur Proust comme sur Baudelaire et sur Kafka, dont il se plaît à rappeler le *Rapport pour une Académie* rédigé par un singe et la relation à une dimension de comédie qu'on trouve aussi chez Pirandello.

*« K. semble avoir soudain un pressentiment (...) et leur demande :
" « Quel est le théâtre où vous jouez ? » « Un théâtre ? » fit l'un*

8 Archives, op. cit. p. 167

9 Ibid.

10 Paris, op. cit., p. 122.

11 Wieviorka, Annette, *L'ère du témoin*, Paris, Stock, 1998.

12 Voir Paris, op. cit., p. 126 et suivantes

des messieurs pour consulter l'autre, avec un tressaillement aux commissures des lèvres. Le second gesticule comme un muet qui lutte avec l'organisme récalcitrant." Ils ne répondent pas à la question, mais plus d'un signe indique qu'elle les a frappés » 13.

Un tel passage illustre la manière dont l'humoriste recherche, même au sein d'une existence tragique, ce qui rompt l'évidence du quotidien, et crée le court-circuit qui suspend le jugement. Recréer le doute au sein du monde dogmatique, c'est ce que peut la critique en une époque dont les bouleversements ne répondent certes pas à une logique qui accroisse notre capacité d'agir. Bien plutôt, écrivait Benjamin « *on peut formuler exactement ainsi le problème formel de l'art moderne : quand et comment les univers de formes qui ont surgi indépendamment de nous dans la mécanique, dans la construction des machines, sans que nous le pressentions, et qui se sont rendus maîtres de nous, vont-ils rendre préhistorique la part de nature qui est en eux ? Quand la société parviendra-t-elle au stade où ces formes ou celles qui en seront nées apparaîtront comme des formes de la nature ?* »

14

De telles questions engagent, par delà les convictions idéologiques, une orientation historique dont le destin de Walter Benjamin n'illustre que trop les effets sur la culture. Aussi, pour nous tous, ces papiers témoignent d'une probité morale qui ne va plus à faire des systèmes, mais à décrire l'errance des témoins. On se prendrait à espérer que certains de ces documents restent visibles en un des lieux parisiens que fréquenta l'auteur, symboles de honte en nos époques de glorieuse bassesse. En 1940, tandis qu'il vivait dans l'angoisse de tomber aux mains des Allemands, il écrivit ces mots :

« Marx dit que les révolutions sont la locomotive de l'histoire. Mais peut-être en va-t-il tout autrement. Peut-être les révolutions

13 Archives, op. cit. p. 226

14 Paris, op. Cit., p. 856.

sont-elles le geste de l'espèce humaine voyageant dans ce train pour saisir le signal d'alarme» 15 .

Tout est dit.

CORRESPONDANCES

Mais il nous faut à présent accompagner Benjamin au cœur de sa pensée. Plus de dix ans séparent les deux textes que nous venons de citer. Ils sont unis par leur focalisation sur le mécanisme comme type d'articulation de la culture et de l'histoire. Dans le premier, Benjamin pense le devenir-nature de l'art et la soumission des hommes aux objets créés par son industrie. Cette forme d'inversion du mythe prométhéen peut bien s'apparenter au type de réflexion qui anime l'ouvrage fameux de Huxley, *Le Meilleur des mondes*, à ceci près que Benjamin ne cultive pas l'idée d'une forme aristocratique de la culture tenue pour plus intègre : il entend montrer, comme déjà Victor Hugo – « *Ceci tuera cela* » – que la technique est directement normative et constitue un monde. Que nous en voulions ou non, c'est à lui que nous nous adressons. Benjamin ne pouvait qu'être frappé de la nouvelle puissance de diffusion médiatique qui étend son empire durant les *Années folles*. La crise boursière, puis économique des années trente servira ici d'accélérateur : les bouleversements n'ont même plus besoin de guerre pour advenir ! Le monde de la frivolité artistique et de la spéculation a enfoui les prémonitions d'un Paul Klee – que Benjamin a connu à Berne dès 1918 – sous un glacis de modes et de spectacles. L'association des médias et de la finance parachève l'œuvre des tranchées en développant des mœurs nouvelles, clairement coupées de ce qui les a précédé. Le drame allemand des années trente aura sans doute été précipité par l'incapacité des élites libérales à entraîner dans cette modernité des bourgeoisies trop provinciales qu'effraient les revendications ouvrières : n'oublions pas que le succès nazi est aussi une revanche « culturelle » de groupes sociaux qui se sentent à l'écart de cultures urbaines en plein essor dans les capitales. Le NSDAP

15 Archives, op. Cit., p. 40

réussit en effet la greffe improbable des méthodes de la propagande moderne sur une opinion offusquée des succès de la modernité.

Benjamin n'est pas de ceux qui idolâtrèrent les productions anciennes en leur prêtant des vertus pérennes : il laisse cela à l'école historique. Mais il est particulièrement attentif aux signes d'époque, lisant passionnément Proust en raison de sa capacité à exposer la vérité d'un temps vécu : ce sera celle du « souvenir involontaire » propre à *La Recherche*, où Benjamin trouve une conception qu'il partage dans le détail. Il s'intéresse bien plus à cet aspect qu'au psychologisme auquel la réception de ses œuvres se borne le plus souvent. Proust, d'une autre manière que Baudelaire ou Kafka, signale un monde en passe de se défaire. Ce n'est pas seulement le règne de la marchandise comme tel, mais ce que ce règne fait à l'imaginaire : les objets reproductibles sont notablement privés d'aura, ils n'entrent plus en résonance avec notre expérience et se prêtent désormais à une stéréotypie sans force d'évocation. Ils condamnent nos esprits à une pauvreté d'images que nous ne compensons qu'en multipliant les actions superficielles et répétitives. Nous devenons marchandise à mesure que s'amointrit notre expérience de ce que Benjamin nommera l'« aura ». Cette naturalisation a tout à voir avec un « naturalisme » qui s'efforcerait de réduire l'expérience à des caractères discrets, alors même qu'une expérience en première personne se donne comme singulière, jamais identique, sinon à travers une symbolisation qui associe divers caractères et images à de mêmes phénomènes. Benjamin signale donc, autrement que Pascal ou Heidegger, que le monde du divertissement s'est substitué à la quête d'une vérité transmissible, qui fasse date en se tenant à la hauteur de l'époque.

Et c'est bien ce qui marque la seconde citation, celle qui évoque Marx : si, comme ce dernier l'écrivait lui-même, l'histoire se donne d'abord comme tragédie pour se rejouer comme farce – à propos du 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte devenant Napoléon III –, près d'un siècle après *Le Manifeste du parti communiste*, n'est-il pas ironiquement conforme à cet adage que la locomotive révolutionnaire engage surtout le témoin à désirer sortir du train ? N'est-on pas à la veille de reprendre la guerre européenne ? Et de quelle

révolution nouvelle accouchera cette guerre ? Alors qu'il n'en connut que les prodromes, Benjamin savait qu'elle serait impitoyable : les dispositifs techniques sont à même de ruiner toute bravoure. Les armées voudront cette fois éviter les tranchées. Cependant, après des campagnes et des conquêtes rapides, la guerre des partisans à l'arrière des lignes, facteur d'insécurité pour l'occupant, appellera de terribles représailles qui poussent l'opinion à appeler de ses vœux la reconquête du territoire par les chars et les avions « amis ». Dans cette Europe devenue un camp à ciel ouvert, la population attend des événements inédits. Mais cette attente même est insupportable, tant elle dit l'humain subjugué par la force : la révolution n'a plus cours, juste le meurtre. Le frère de Benjamin, tout comme celui de Scholem, mourra en camp de concentration, ce sort impitoyable qui fut une norme de plus en plus terrible en Europe¹⁶. La guerre moderne a donc accompli la même réduction d'*aura* que les autres expériences humaines, elle déshumanise et réifie, cessant au passage de rendre plausible une lecture « héroïque » de ses hauts faits. Les héros malgré eux de cette guerre furent des victimes torturées, il n'est même plus question des « as de l'aviation » survolant les tranchées...

Née à l'apogée de l'impérialisme européen, la génération de Walter Benjamin (né en 1892) connut la succession de désastres qui mit fin à la prépondérance européenne. Il était né avant que les USA ne mettent la main sur Cuba ou que le Japon ne vainque la Russie. En ce temps, si Herzl avait déjà forgé l'idée de sionisme, il n'était guère question d'un Etat juif. D'ailleurs, les conceptions romantiques justifiaient l'unité italienne et allemande par une langue suffisamment partagée – ce sera encore le cas pour créer la Tchécoslovaquie ou la Yougoslavie – ce qui était loin d'être le cas des juifs, qui s'exprimaient dans chacune des langues européennes (tout comme en yiddish et quelques autres langues). L'hébreu, en phase de reconstruction comme langue d'usage, restait archi-minoritaire : Benjamin s'engageait à l'apprendre, mais cela resta un horizon. Comment fonder une unité juive dans

16 Le livre *Bloodlands*, de Timothy Snyder (Londres et New-York, Basic Books, 2010), décrit comment la partie orientale de l'Europe a supporté l'essentiel des exactions dès les années vingt et jusqu'en 1945. A des famines dont les troubles politiques furent l'origine s'ajoutèrent des persécutions de toutes sortes qui désignèrent les confins polonais au martyre. Les nations de l'Ouest européens n'ont pas vécu ces atrocités ni n'ont accédé à leur pleine signification historique.

la diversité des traditions initiales, tant de langue que de religiosité ? L'utopie sioniste semblait plutôt ajouter aux divisions entre Juifs, dont beaucoup restaient tentés par l'obtention de la citoyenneté au sein d'ensembles nationaux respectueux des minorités, telle la France de 1905. Benjamin avait vingt-six ans en 1918. Réformé, il avait vécu et étudié à Berne durant ces années et noué une amitié essentielle avec Gershom Scholem. Ce dernier, dès 1916, avait compris que la guerre signifiait l'effacement de l'Europe. Ses échanges avec Walter Benjamin, auprès de qui il passa plus d'un an et demi à Berne, le confirmèrent dans l'idée de laisser les mathématiques pour les études juives. Benjamin lui ouvrait le monde de l'herméneutique philosophique en même temps que lui-même révélait à son ami la puissance des traditions juives. Dès ce moment, il apparaissait à ces jeunes intellectuels que la synthèse judéo-allemande était devenue impossible¹⁷. On comprend donc mieux pourquoi les allusions aux événements de l'heure sont si rares dans la correspondance de Benjamin, marquée par la prééminence des questions intellectuelles. Une exception tout de même : après l'assassinat de Walter Rathenau, il développe ses réflexions sur Juifs et Allemands en 1923 :

« Tout ce qui aujourd'hui, dans l'ordre des relations germano-juives, se donne des formes d'action visibles est funeste ; une salutaire complicité oblige aujourd'hui les nobles natures des deux peuples à ne rien dire du lien qui les unit. La question de l'émigration, s'il faut y revenir, n'a de rapport à la question juive que dans le sens où elle répond par la négative à la tentative qui est la tienne d'y voir une obligation » 18 .

Suivent des considérations par lesquelles Benjamin indique combien le peuple allemand ne communique plus avec son passé intellectuel poussant de ce fait

17 Cf. par ex. Moses, Stéphane, L'Ange de l'histoire, le Seuil, 1992, p. 249 : « Dans l'Allemagne des premières années du vingtième siècle, c'est la brisure avec l'assimilation, la révolte contre un milieu social en porte-à-faux entre un judaïsme déjà plus qu'à moitié oublié et une germanité qui, pour ardemment désirée qu'elle fût, restait en réalité inaccessible, le refus des illusions dont se nourrissait ce rêve d'une absorption harmonieuse dans la société ambiante, qui avaient amené Scholem à rechercher les sources spirituelles de son identité. »

18 Benjamin, Correspondance 1, Paris, Aubier, 1978, p. 16 (trad . Guy Petitdemange) lettre 122, à Rang , p. 284-285

« celui qui en Allemagne se voue sérieusement au travail intellectuel est menacé de la plus sérieuse manière par la faim (...) même si mon devoir était d'être ici, il ne pourrait plus être rempli ici. Telle est la perspective où se situe pour moi le problème de l'émigration – Dieu fasse qu'il ait une solution ».

Nombre de ses réflexions les plus importantes passent dans sa correspondance, tant il est vrai que ses relations intellectuelles étaient le foyer de son existence :

« Les lettres étaient pour lui des tableaux contant sous formes d'histoire naturelle ce qui survit à l'éphémère. Par cela même que les siennes ne ressemblent en rien à l'expression transitoire de la vie, elles acquièrent cette force objective où se marquent l'empreinte et la différence qui font la dignité de l'homme. Et, dans le regret de leur perte naissante, le regard une fois encore se fixe sur les choses aussi patiemment, aussi intensément que si un jour elles devaient être possibles à nouveau» 19 .

Parmi ses découvertes, bien évidemment, on songe à ses réflexions, liées naturellement à ses échanges avec Horkheimer et Adorno, concernant la phase industrielle des développements de la culture au vingtième siècle : si la photographie permet d'apercevoir les prodromes au dix-neuvième siècle, c'est avec le cinéma et la nouvelle industrie des médias que cette dimension s'accomplit. Benjamin écrivit des pages lumineuses sur Karl Kraus, sur Brecht, rencontra Gide, Hannah Arendt, Franz Hessel, Adorno et sa femme Gretel, qui le soutint comme elle put. Dans l'ensemble, malgré tout, sa vie fut celle d'un homme de bibliothèques, seul depuis que son fils Stefan, à la fin des années vingt, était éloigné de lui par sa séparation d'avec sa femme.

En un sens, Benjamin et ses amis étaient préparés à rompre avec l'Allemagne, mais chacun y allait de ses approches particulières. Benjamin ne se résolut à quitter l'Allemagne qu'à la

19 Introduction de Th. Adorno in Benjamin, Correspondance 1, Paris, Aubier, 1978, p. 16 (trad . Guy Petitdemandge).

prise de pouvoir de Hitler, et ne pouvait songer sérieusement à quitter l'Europe. Comment imaginer le nazisme triomphant à Paris après quelques semaines de combat ? Il reste donc étroitement lié à Gershom Scholem, installé en Palestine dès 1923 et qui devint l'un des fondateurs de l'université hébraïque de Jérusalem, à travers une intense correspondance. Mais Scholem ne le convainquit pas de le rejoindre. Benjamin passa une partie de l'année 1938 au Danemark avec Bertolt Brecht, alors que sa famille se préparait à partir pour Londres : faute des autorisations requises, il ne la suivit pas. De Paris, ses échanges avec Adorno ou Horkheimer ne portèrent sur sa possible émigration aux USA qu'au moment de la déclaration de guerre. Il fut placé en camp, libéré sur intervention de ses amis, puis se terra en « zone libre ». Bloqué par les policiers espagnols à la frontière catalane, Benjamin mit fin à ses jours, marquant ainsi à nos yeux l'irréversibilité d'une faillite historique. En travaillant la question du temps historique, Benjamin se situe dans le droit fil des travaux de Schleiermacher ou Dilthey, tout comme Husserl, Scheler et Heidegger. Mais son enquête sur la matérialité du temps l'éloigne des recherches de Heidegger, pour lesquelles il n'éprouve guère de sympathie. Sa première lecture de ses travaux le laisse réellement sceptique :

« c'est incroyable qu'on puisse obtenir son habilitation avec un pareil travail, dont la rédaction n'exige rien qu'une grande application et la maîtrise du latin scolastique et qui en dépit de tout le maquillage philosophique n'est au fond qu'un honnête labeur de traducteur. La basse servilité de l'auteur devant Rickert et Husserl ne rend pas la lecture plus agréable. Ce livre ne touche pas la philosophie du langage de Duns Scot d'un point de vue philosophique ; le travail qui reste à faire n'est donc pas mince. Sur la signification épistémologique de la philosophie du langage, il y eut récemment à la Kant-Gesellschaft une conférence faite par l'un des 300 nouveaux privatdozent de Cologne du nom de Plessner : le niveau n'était assurément pas très élevé, mais le contenu le plus souvent très juste »²⁰.

20 Id. lettre 92, p. 227.

Cette notation est intéressante si l'on prête attention aux développements futurs des travaux de Plessner, centrés sur une anthropologie des affects²¹. Les choix intellectuels décisifs de Walter Benjamin sont nets : il est engagé dès sa vingt-cinquième année sur les chemins de la critique des possibles historiques, et il s'opposera tant à Kant qu'aux philosophes qui substituent au formalisme une vision spéculative selon laquelle la signification de l'histoire pourrait être donnée indépendamment des modalités concrètes des événements et des sauts qui distinguent les époques les unes des autres. Sa rencontre bernoise avec Ernst Bloch l'oriente dès 1919 sur de tels chemins, où il rencontre la question du messianisme comme celle du dépassement des conditions empiriques qui soumettent nos existences à des conformismes pesants. La révolution est ainsi une métaphore pour cette transformation concrète, loin du thème heideggerien d'une ouverture authentique déconnectée des conditions matérielles de l'historicité. Approfondissant cette orientation, Benjamin consacra son énergie à interpréter les signes et les représentations qui prévalent à certaines époques, ainsi du drame baroque (*Trauerspiel*) du dix-septième siècle en Allemagne, qui se donne en des formes autres que celles de la tragédie, par exemple dans le roman de Grimmelshausen « *Simplicius Simplicissimus* »²² qui est une métaphore de l'histoire, tout comme la photographie au dix-neuvième siècle dit l'expansion des formes stéréotypées de la représentation des lieux, du temps et des sujets. Benjamin trouve de quoi alimenter sa réflexion sur les arts et l'histoire, ses deux objets de prédilection, dans ce décalage entre la prose allemande classique et les postures d'écrivains parisiens du dix-neuvième siècle.

21 Mal connu en France, Helmuth Plessner (1892-1985) publiait dès la première moitié des années vingt ses réflexions critiques sur le néokantisme et son opposition au radicalisme politique : toute tentative pour synthétiser de force l'unité humaine ne peut qu'engendrer le pire. En 1935, il publie la première version de *La Nation retardée* (1959), qui expose le lien entre le morcellement traditionnel de l'Allemagne et son incapacité à contrôler la violence qui accompagna son unification. Exclu de l'université allemande comme juif, il émigra en Turquie, puis en Hollande, où il put d'abord enseigner, puis échapper à la mort. Après avoir publié son principal ouvrage philosophique en 1928, il fut l'un des premiers critiques de l'opportunisme de Martin Heidegger, en 1931. Tout comme Benjamin, Plessner avait trois ans de moins que Heidegger ou Hitler : ils savaient à quoi s'en tenir sur leurs contemporains.

22 Grimmelshausen, *Les Aventures de Simplicius Simplicissimus* (1662), trad. J. Amsler, Paris, Fayard, 1990.

Baudelaire fait figure chez lui, avant les travaux de Sartre, de figure exemplaire pour comprendre le dix-neuvième siècle et ses contradictions, qui expliquent les nôtres. Il fait simultanément jouer les thèmes de la répétition et ceux de la profanation : la nouveauté impie contraste avec les formes inspirées de traditions mystiques. Et l'inspiration se mêle au racolage pour attirer l' « *Hypocrite lecteur – mon semblable – mon frère* » :

« *C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent*

Aux objets répugnants nous trouvons des appas ;

Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,

Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent » 23.

La bohème et la politique font bon ménage et Louis-Napoléon en serait une expression accomplie par ses expériences de jeunesse. Cette dimension de vécu subjectif permet une lecture historique qui ne fait pas place au récit hagiographique des vainqueurs. Tout au contraire, il restitue la bohème des flâneurs qui entendent ralentir le cours du temps et le soustraire à son utilité industrielle, bientôt taylorienne. Mieux, l'ivresse et l'opium, célébrés par Baudelaire²⁴, renvoient aussi aux modes de la marchandise convoitée aux étals des grands magasins récemment créés. La fascination de la dépense, thématifiée chez Georges Bataille, est présente au même moment chez Benjamin : la modernité appelle des héros, depuis l'ouvrier jusqu'à la femme émancipée ou au conspirateur, ces figures de la grande ville, ce que Baudelaire a compris dès son « Salon » de 1845 : « *Le héros moderne n'est pas seulement un héros ; il tient le rôle du héros. La modernité héroïque se révèle être un drame (Trauerspiel) où le rôle du héros est à distribuer* »²⁵.

23 Baudelaire, Les Fleurs du Mal, « Au lecteur »

24 Benjamin, W., Baudelaire, Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme, préface et traduction de J. Lacoste, Payot, 1982, p. 83-84.

25 Id. p.139.

Benjamin cite Claudel qui attribue à Baudelaire « *un extraordinaire mélange du style racinien et du style journaliste de son temps* »²⁶. C'est la coïncidence des deux qui fait la force de Baudelaire, cette « double postulation » qu'il évoque à diverses reprises : « *sa technique est la technique du putsch* »²⁷, conclut lapidairement Benjamin, en une allusion à Napoléon III et à Blanqui, ses contemporains. Cette histoire du dix-neuvième siècle, comparé à celui qui suivra, magnifie cette possibilité encore donnée de se constituer en figure héroïque à ses propres yeux – fut-ce en incarnant des figures réprouvées de la grande ville. La nouvelle société urbaine a pleinement récusé les formes aristocratiques et domaniales, laissant le champ libre à des distinctions purement imaginaires, nées à même les situations singulièrement traversées par chacun. Le dandy, l'homme des foules, mais aussi la prostituée sont ainsi héroïques chez Baudelaire par leur manière d'affronter ce que Heidegger nommerait la déréliction. Et c'est de cette grandeur personnelle que le siècle suivant se sera dépouillé.

En 1939, Benjamin situe Baudelaire relativement à Dilthey et Bergson, dont il est un admirateur, pour aborder la question de l'expérience. Et le lien est bien vite établi entre l'expérience de la durée chez Bergson et celle du temps chez Proust. L'opposition est nette entre les deux horizons pourtant, note Benjamin. Bergson entend nous rapprocher d'un vécu intérieur qui deviendrait accessible si nous nous attachions à purifier notre contemplation en la purgeant de ce que l'action et les superpositions rationalisées y mêlent d'adventice. Au contraire, Proust s'attache au souvenir involontaire, dont nous sommes envahi à notre insu²⁸. Les deux mémoires peuvent occasionnellement converger, par exemple lors de rituels et de cérémonies où elles jouent de pair. On voit ici pointer l'intérêt de Benjamin pour les calendriers, les commémorations personnelles ou sociales, tout ce qui exhausse le temps ordinaire, selon une conception classique de la sacralité. Cet aspect tend vers les « correspondances » chez Baudelaire, ce sont des états où le volontaire et l'involontaire se

26 Id. p. 143.

27 Ibid.

28 Op. Cit., p. 152-153.

mêlent fortement²⁹. La dimension du « sacré » s'exprime notamment chez Baudelaire par l'évocation de la perte. C'est le Baudelaire du *spleen*, quand les procédés mêmes requis par les correspondances cessent être efficaces :

« Le printemps adorable a perd son odeur ;

Et le temps m'engloutit minute par minute,

Comme la neige immense un corps pris de roideur» 30.

Le calendrier, les rythmes saisonniers et leurs associations sont autant de procédés anthropologiques et mnémotechnique pour recréer l'expérience. Benjamin pose ainsi que Baudelaire est avant tout un poète de l'expérience :

« le spleen, bien au contraire, révèle l'expérience vécue dans toute sa nudité. Le mélancolique s'effraie de voir la terre retourner au simple état de nature. Aucun souffle de préhistoire ne l'enveloppe plus. Aucune aura »³¹.

C'est dire que la poétique baudelairienne ouvre un accès à diverses dimensions vécues en première personne dont sa création permet à d'autres de se les constituer imaginativement ou d'enrichir leur propre expérience. La création littéraire renvoie bien à une forme dense du temps, par opposition à un temps vide et homogène. L'aura est strictement définie par Benjamin comme

« l'ensemble des images qui, surgies de la mémoire involontaire, tendent à se grouper autour de lui, l'aura correspond, en cette sorte d'objet, à l'expérience qu'accumule l'exercice dans les objets d'usage. Les conduites fondées sur l'appareil photographique et sur les inventions du même genre, introduites plus tard, élargissent la mémoire involontaire. Elles permettent en toutes occasion de

29 Id., p. 190.

30 Cité p. 194.

31 Id., p. 196

conserver de l'événement en image visuelle et sonore. c'est pourquoi elles sont aujourd'hui des acquisitions essentielles pour une société qui faite de moins en moins de place à l'exercice »³².

La reproductibilité est donc créatrice de monde et de mémoire, au risque cependant d'une perte d'aura au profit d'une codification moins allégorique que purement significative. A la suggestion infinie suscitée par une œuvre d'art la reproduction photographique substitue des stimulations sans richesse d'horizon : leur multiplication renvoie à une « crise de la perception elle-même »³³ marquée à l'exemple de Proust rêvant Venise dont l'imaginaire est stoppé par les photographies, qui est devenue impropre à susciter des images involontaire et une aura particulière. Cette idée de l'aura, qui se déploie alors même que l'Europe sombre dans une imagerie stéréotypée de la guerre mécanique, c'est la protestation ultime de Benjamin pour établir que le cruauté de son temps est intrinsèquement liée à une perte de l'imaginaire symbolique. Sans anticiper réellement sur Castoriadis, nous voyons cependant Benjamin établir que l'expérience sociale relève d'une capacité de perception qui se trouve émoussée par les stéréotypes qui s'introduisent partout, au contraire des expériences esthétiques telles que Valéry (cité par Benjamin) ou Paul Klee (que WB connaît mais ne cite pas) les ont pensées. Tel est lien qui va de Baudelaire à Merleau-Ponty, explicité par Benjamin avant même l'écriture par M-P de ses textes sur Cézanne qui glorifient le toucher et le regard, et que Derrida reprend à son compte.

FIN DE PARTIE

Comment se fait-il alors, pensera-t-on, étant si lucide, que Benjamin ne se soit pas mis à l'abri ? De fait, nous nous représentons mal, accompagnés que nous sommes par une « communication » vibrionante, comment un intellectuel vivant au début du vingtième siècle réagissait à l'actualité. Nombre d'entre eux ont sous-estimé le danger qui les menaçait, les autres n'ont-ils pas vu leur sort comme une fatalité ? Elias Canetti nous rappelle qu'il se disait en septembre 1939 que, s'il était vraiment poète, il aurait du pouvoir

32 Id., p. 197.

arrêter la guerre ! C'est l'impuissance qui frappe les Européens pris au piège des totalitarismes. La révolution une fois stoppée, les cadres diplomatiques de l'entre-deux-guerre pouvaient paraître stables : dans ses grandes lignes, le paysage était fixé, chacun savait plus ou moins à quoi il devait s'attendre de la part des « Puissances » rivales qui devaient traiter leurs conflits devant la SDN. Mais l'URSS et les USA restaient hors de ces institutions. Et pour ce qui était des grandes firmes mondiales en plein essor, les nouvelles filtraient assez vaguement : comment suivre les engagements pétroliers d'Aramco, les investissements de Standard Oil ou de la Wells Fargo Corp. ? Encore plus secrets étaient les agissements des *robber barons* dont les réserves financières pouvaient faire ou défaire une monnaie. John Pierpont Morgan en fut le symbole dès avant 1914 et les efforts Européens, critiqués par Keynes, pour rétablir un étalon-or peu avant la crise de 1929 devaient être contre-productifs, en cautionnant par avance la politique allemande de grands travaux et de conquête d'un *espace vital*. Sauf à faire partie de cette aristocratie de l'argent, comment échapper à la condition ouvrière, en cette époque antérieure à l'État-providence ? Dans le cas de Benjamin, sa thèse sur le théâtre baroque allemand, pleine d'aperçus novateurs, fut rejetée par l'université avant 1925 : elle ne relevait pas d'une discipline constituée. A cette même époque les moyens financiers de son père sont fortement réduits, ses moyens d'existence deviennent précaires : à Berne, en 1920, il vit de sa pratique de graphologie et son amitié avec Franz Hessel, lecteur chez l'éditeur Rowolt lui vaudra en 1926 de devenir l'un des traducteurs de Proust en allemand. Comme il l'écrit, « *s'introduire en France comme traducteur de Proust est plein d'agrément* »³⁴, mais il ressent en même temps comme un « *empoisonnement intérieur* » à se confronter à un auteur dont nombre des vues sont si proches des siennes³⁵ .

Son exil à la prise de pouvoir de Hitler le laissait dans le dénuement et il vécut de piges pour la revue de l'Institut de Recherches sociales, qui avait quitté Francfort pour New York. Benjamin était porté à comprendre l'écriture de Baudelaire, de Kafka, celle de Proust, à

33 Id. p. 198

34 Lettre 157, p. 393.

35 Ibid.

travers un ensemble de notations qui mettaient en rapport leurs orientations littéraires avec les éléments matériels de leur temps. Cette orientation matérialiste est au foyer des travaux qui font de lui encore aujourd'hui une référence pour traiter des conditions d'apparition d'une œuvre capable de synthétiser la personnalité d'une époque.

Dès 1917, sa correspondance indique son éloignement d'avec Kant sur la question de l'histoire. S'il connaît Husserl, les publications accessibles n'ouvrent guère sur les thèmes qui l'occupent. En mars 1918, une lettre à G. Scholem fait état de la problématique qu'il entend explorer, celle de la relation entre la plainte du deuil et le tragique dans le théâtre allemand, qui donnera lieu à dix années de travail. Dilthey est plutôt sa lecture, mais il est déjà fasciné par Gide et Baudelaire. Et il lit passionnément Ernst Bloch (*L'Esprit de l'utopie*) qu'il a rencontré à Berne : il crédite l'auteur de vues plus profondes que celles qu'il parvient à consigner dans son ouvrage³⁶, et prépare une étude critique de cet ouvrage tout au long de l'hiver 1919-1920³⁷. Cette même lettre (n° 82) à son ami Schoen comporte une expression caractéristique à propos de la correspondance :

« elles sont très sous-estimées parce que reliées à la notion entièrement fallacieuse de l'œuvre et de la paternité littéraire alors qu'elles ressortissent à la sphère du « témoignage » où la référence à un sujet n'a pas plus d'importance que la référence à n'importe quel témoignage historique (inscription) à la personne de son auteur. Les témoignages appartiennent à l'histoire de la survivance d'un individu, et c'est précisément par la correspondance qu'on peut étudier comment cette survivance qui suit son cours propre accède à un sens vivant. Pour les successeurs l'échange de lettres se condense de manière toute particulière... » 38.

Les formes achevées sont donc moins importantes pour Benjamin que le mouvement de pensée, par où on comprend le goût de Benjamin pour les collections et tout ce qui peut représenter une dimension suggestive.

36 Corr. 1, p. 202

37 Mais ce texte s'est perdu avant de paraître

38 203

La lettre que nous avons citée concernant Heidegger annonce également les deux thèmes de sa Politique : suppression de la violence et « *téléologie sans but final* »³⁹ qui donneront lieu à un texte essentiel. Paru en 1921, *Pour une critique de la violence* s'oppose à toute vision hégémonique comme à tout relativisme, sans se résigner à l'impuissance de l'idéalisme kantien. Benjamin connaît bien les pensées politiques et religieuses de la fin de l'époque médiévale où Carl Schmitt a puisé sa thèse sur l'état d'exception : c'était avant l'introduction des normes légales qui créent un droit procédural. La question est donc de savoir s'il est possible de penser un retour en force des pouvoirs capables d'imposer leurs normes sur les ruines de la démocratie. S'opposant par avance à l'idée schmittienne de l'état d'exception, Benjamin conçoit, en s'appuyant sur Sorel, que la violence et la contre-violence engendrent des cycles qui s'autojustifient sans fin. Mais il ne se résigne pas à plaider le primat étatique du monopole de la violence légitime, à la Max Weber. Récusant tout paternalisme comme tout idéalisme, il plaide pour le dialogue « *considéré comme technique d'accord civil* »⁴⁰. Cela requiert la désacralisation des formes juridiques traditionnelles qui établissent « un droit de punir », et de surcroît l'exclusion de la duplicité stratégique et des formes politiques machiavéliennes. Celles-ci portent la ruse et la tromperie au rang d'artifices propres à atteindre des fins sans devoir recourir à la guerre : cette politique se présente comme compatible avec une réduction de la violence dans la poursuite de ses propres intérêts. Cependant, accepter la politique machiavélienne, c'est aussi fonder la légitimité de rétorsions violentes de la part de ceux qui s'estiment abusés : c'est simplement une question d'occasion et de rapport de force, et ce n'est donc pas le moyen de remédier à la violence. Cette attitude est sans doute prémonitoire alors que le danger de coup d'État semble encore faible en Allemagne.

Il convient donc, selon Benjamin de mettre en avant la pluralité des intérêts en acceptant qu'aucun point de vue surplombant puisse les réconcilier. Convenir des positions adverses est le premier pas dans la réduction de la violence. Une forme de neutralité axiologique

39 Ibid., lettre 92, p. 227

vient donc s'interposer dans les relations entre puissances (qui peuvent être de droit interne – syndicats...- comme de droit international). Qu'au moins chaque partie situe ses doléances sur un plan de reconnaissance des autres intérêts en présence. C'est évidemment ce que la pratique léniniste semble interdire, qui se confie au rapport de force en pariant sur un mixte de faiblesse et de rétorsion à courte vue de la part des démocraties pour propager l'idée communiste. Mais ce faisant, comme le sent Benjamin, la voie est ouverte aux dénis de justice comme aux démagogues. Dix ans plus tard, ce sera la voie pratiquée par Hitler venu au pouvoir à travers un mélange de terreur et de résignation de ses adversaires-partenaires de la droite allemande. Que le respect des points de vue adverses soit le début d'une pacification de la politique, Benjamin en fait le point d'entrée de ses positions politiques, au moment même où il est au travail pour penser la théâtralité tragique dans la culture allemande et la place qu'y prend le mythe de la rédemption, sur lequel il travaillera au long des années vingt. Mais les démentis viendront vite : d'année en année, dès 1923, avec l'assassinat de Rathenau et l'inflation en Allemagne, l'affaiblissement des soutiens de la démocratie dans la République de Weimar, le péril s'accroît.

Comment rester un intellectuel indépendant ? Pour nombre d'entre eux, la réponse vient d'elle-même en 1933 : quitter ce pays. Benjamin vécut donc sept années de plus en plus difficiles à Paris. Au terme de son itinéraire, ses *Thèses sur la philosophie de l'histoire* rédigées à la hâte en 1940, et dont le manuscrit définitif ne nous est peut-être pas parvenu, poursuivent dans cette veine, non sans de profondes altérations.

Dans toute la première partie du texte, Benjamin ironise sur les prétentions du matérialisme historique, qu'il soumet à la question dans son texte : comment se montrer à la hauteur d'un événement qui fut vécu dans l'incompréhension générale par ceux qui faisaient profession de mobiliser le peuple ? Il récuse donc plus que jamais toute prescription de l'avenir. Le déterminisme mécaniste d'un soi-disant matérialisme historique est simplement risible (thèse 1). Il convient donc de repartir des vécus de temps, dont l'interprétation centrale

40 In Benjamin, Walter, *L'homme, la langue et la culture*, trad. Maurice de Gandillac, Denoël/Gonthier, 1971, p. 39

(référée à Lotze dans la thèse 2) pose que nous ne pensons pas réellement notre avenir, sinon comme une variable de notre présent. A ce compte, notre avenir préféré prend l'aspect de nos souvenirs heureux. Cela en dit long sur notre capacité générale à anticiper ! Toute l'amertume de Benjamin passe dans ces phrases pénétrées de l'impuissance d'acteurs « mondiaux » qui prétendent agir sur le présent, et finissent par être victimes, avec tout un chacun, de leurs prétentions infondées.

Cette considération a d'importantes conséquences. Si toute prévision se heurte à la pétition de principe consistant à vouloir contraindre le « réel » à vérifier ce que nous en disons, nous devons admettre, pour parler vrai, que seuls les événements encore à venir nous ferons connaître à quels passés ils doivent d'être devenus possibles. On peut certes imaginer qu'à la fin de l'histoire, nous pourrions établir une synthèse des conditions de possibilité des résultats constatés. Mais, en attendant, nous devons nous contenter de ce qu'on nommera dans les années 1960 une *approche généalogique*, en s'inspirant de Nietzsche et de la critique de l'historicisme (th 3). Nous constatons (th. 4) la contradiction d'un matérialisme historique qui prétend tout déduire des formes productives, mais instruit ses militants à susciter les désirs, les espoirs et les sacrifices des militants. C'est là un moment crucial pour Benjamin que cette contradiction épistémologique de première grandeur. En effet, si l'avenir n'est perceptible qu'au point de rencontre d'un ensemble de nécessités et d'un bouquet d'espérances, c'est qu'au moment de penser une possibilité d'agir, les significations historiques priment sur tout déterminisme. Certes, nul fera revivre un passé, si idéalisé soit-il pour la nostalgie des vivants (th. 5 et 6). L'espérance actuelle renvoie aux frustrations qu'il faudrait pouvoir atténuer et aux conformismes qui restent à dépasser. A cette fin, Benjamin propose une voie exploratoire : il s'agit de pratiquer une forme de neutralité bienveillante à l'égard des divers visages d'une époque. Son travail centré sur le Paris du second Empire a montré comment les virtualités d'une époque permettent d'en approcher la complexité non-réconciliée : il faut penser Baudelaire avec Haussmann, Marx avec Bismarck... et Benjamin avec Hitler. L'historien se doit donc de restituer les possibles autant qu'il constatera les faits, ce qui suppose une vigilance particulière :

« le vrai visage de l'histoire s'éloigne au galop. On ne retient le passé que comme un image qui, à l'instant où elle se laisse reconnaître, jette une lueur qui jamais ne se reverra » (th5)⁴¹.

Le point focal de la réflexion de Benjamin apparaît donc avec la thèse 6 : l'historien ne peut pas se fixer l'idéal de Ranke de « faire revivre le passé tel qu'il a été réellement », mais bien de

« maîtriser un souvenir tel qu'il brille à l'instant du péril. (...) le péri menace tout aussi bien l'existence de la tradition que ceux qui la reçoivent (...) le don d'attiser pour le passé la flamme de l'espérance n'advient qu'à l'historiographe parfaitement convaincu que devant l'ennemi, s'il vainc, même les morts ne seront point en sécurité. Et cet ennemi n'a pas cessé de vaincre » 42.

Autrement dit, l'historien n'a le choix que de lutter pour faire prévaloir une pratique de la société humaine ou pour inventorier les causes de son échec radical. C'est donc à la lumière de ses effets ultérieurs qu'on doit comprendre une époque, et non pas en fonction de ses affirmations d'autojustification. C'est pourquoi Benjamin combat frontalement toutes les affirmations idéologiques des régimes victorieux : dans tous les cas, ces proclamations de grandeur « culturelle » supposent l'oblitération de leurs conditions de production et de leurs effets futurs. Ce qui poussera les penseurs « matérialistes » à les mépriser au motif qu'« il n'est aucun document de culture qui ne soit aussi document de barbarie » (th. 7⁴³). Sous les monuments, il faudrait apercevoir les oppressions qu'ils masquent. En face de ces affirmations idéologiques (et médiatiques, ajoutera-t-on aujourd'hui), devra-t-on balayer d'un revers de manche toutes les pensées et utopies contemporaines, mais vaincues ? Cette question ne pourra être prise au sérieux que si nous affronté l'hydre que constitue le défi d'avoir à comprendre les victoires absolues remportées par nos adversaires. C'est à cela que

41 p. 185

42 Id., p. 186

43 Id., p. 187

Benjamin consacre son esquisse, en des phrases qui ne sont pas sans anticiper les textes rédigés par Marc Bloch dans la clandestinité.

Fermement, Benjamin revendique la nécessité de comprendre les événements dans leur réalité advenue, d'état d'exception au sens de Schmitt. S'attacher à comprendre la victoire du fascisme européen ce n'est pas insister sur la régression en quoi elle consisterait : car il faut impérativement en démonter les ressorts effectifs. Ne nous lamentons pas sur l'apparente contradiction entre la victoire fasciste et l'Europe éduquée, examinons les ressorts internes qui ont assuré sa victoire (th. 8). Renvoyant au tableau *Angelus Novus* de Paul Klee, Benjamin pose que le temps emporte tout sans retour possible. C'est un ensemble intégré, global, qui fait du « progrès » cette menace irréversible qu'il est devenu (th. 9). Le premier pas vers le « dehors » consiste à soutenir

« une vision de l'histoire qui refuse toute complicité avec celle à laquelle s'accrochent encore ces politiciens » (th. 10⁴⁴)

qui font comme si la combinaison de leur croyance au progrès, de leur confiance dans les masses et de leur soumission à l'appareil des partis n'étaient pas les diverses faces d'une radicale inconséquence, aggravée de surcroît en 1940 par la trahison des missions mêmes qu'ils s'attribuaient. Le jugement de Benjamin se porte donc (th 11) en une radicale critique des considérations sociales-démocrates sur la rédemption sociale par le travail et les travailleurs, comme si ce n'était pas au fond la poursuite de l'éthique protestante décrite par Weber et la promesse d'une soumission à des formes d'exploitation finalement acceptées au nom d'un avenir meilleur. En définitive, la maîtrise de la nature qu'on nous promet aboutit à une servitude humaine généralisée. Ici, Benjamin s'approche de thèses qui seront celles de Hannah Arendt dans son étude des origines du totalitarisme. Avec une ironie mordante, il oppose la placidité d'une classe ouvrière bercée par ses chefs au nom d'un avenir meilleur, à la rage d'ouvriers convaincus d'avoir à briser leurs propres chaînes (th12).

44 Id., p. 189

La fin de l'esprit de révolte et de sacrifice signent la défaite ouvrière dans un monde technique où les satisfactions matérielles l'ont emporté sur tout autre horizon. Cette fiction ruineuse repose sur une idée linéaire du progrès et celle d'un temps vide et homogène dans lequel il se produirait. Une telle conception du temps ne saurait rendre justice au nouveau ni en comprendre l'irruption (th13). Benjamin évoque Robespierre dans la thèse 14, pour faire voir que l'utopie du présent s'alimente à la méditation du passé, ainsi de la Rome rêvée par la Convention – tout comme la mode est un permanent recommencement pour vivre l'actuel. Le cœur de l'historicité, c'est donc la capacité et la conscience d'opérer des ruptures : la Révolution française parvint à le faire, et on peut se demander comment le National-socialisme put aussi bouleverser les cadres d'acceptation du présent. C'est donc à faire dérailler le temps que s'emploie l'histoire, que nous le voulions ou non. La symbolique des nouveaux calendriers politiques dit bien la caractère radical des moments de rupture historique, à quoi ne s'égalent aucun « progressisme ».

On le voit, ce texte est un suprême effort de la part de Benjamin pour comprendre l'inadmissible échec de tout l'univers politique construit dans l'après-guerre de 1914. Son recours, pour approcher le bouleversement du présent, serait donc de rechercher les analogues qui le rendraient susceptible d'une issue. Au printemps de 1940, il faudrait faire valoir des situations fort éloignées de l'histoire ordinaire, au point qu'un recours à des comparaisons bibliques pourraient s'avérer aussi pertinentes que des réflexions contemporaines :

« la Torah et la prière s'enseignent au contraire dans la commémoration. Pour eux la commémoration désenchantait l'avenir auquel ont succombé ceux qui cherchent instruction chez les devins. Mais pour les Juifs, l'avenir ne devient pas néanmoins un temps homogène et vide. Car en lui chaque seconde était la porte étroite par laquelle pouvait passer le Messie »⁴⁵.

45 Trad. De Gandillac, p. 196

Ce sont les derniers mots de Benjamin, dont on voit qu'il ne renonce pas, au fond du désespoir, à demeurer cet historiographe décidé à saisir toute occasion pour repousser l'ennemi et lui donner tort, tant pour se protéger lui-même que pour maintenir une tradition et un temps dont dépend un sens pour nos vies.

Ces opinions dissidentes constituent pour nous le terrain même de l'histoire, celui où les possibilités inabouties se sont formulées en de multiples lieux, ceux là mêmes qui nous permettent de restituer la complexité réelle d'une époque à travers de multiples éclairages. Benjamin tient donc les expressions culturelles pour capables de nommer les limites, les échecs et les écueils rencontrés par les acteurs des diverses époques que fréquente l'histoire. Sans ces traces, alors oui, nous ne pouvons que faire l'histoire des vainqueurs, annulant pour la seconde fois la parole des vaincus.